

*La Ferme
des animaux,
de 7 à 77 ans*

CLOTILDE MEYER

*À mon retour d'Espagne, j'ai eu l'idée d'analyser
le mythe soviétique dans une histoire qui pourrait être
facilement comprise de presque tout le monde,
et aisément traduite dans d'autres langues¹.*
George Orwell, 1947

Février 2020

Je reçois l'appel d'une éditrice de Flammarion, pour qui j'ai déjà travaillé quelquefois. Elle souhaite faire retraduire *La Ferme des animaux* de George Orwell pour une publication dans la collection parascolaire « Étonnants classiques », suivie d'une éventuelle reprise en « GF-Flammarion ». Elle a pensé à moi. À moi ? Wahou ! Je me retiens d'accepter séance tenante, finissant sur des histoires de délai, mais je suis ravie à la perspective de me confronter à cette œuvre, que j'ai découverte en classe de première ou terminale. Je me rappelle avec émotion une édition Folio un peu jaunie, un brin écornée, au toucher pelucheux. Et sa couverture : un gros cochon en veston et cravate rouge, coincé entre un mur de briques et un pupitre, à l'air assez content de lui.

Nous convenons rapidement d'une remise fin juillet 2020. D'ici là, je suis plongée dans la traduction d'une biographie de Simone de Beauvoir qui me laisse peu le temps de souffler. Ce n'est qu'une

1 George Orwell, Préface de 1947 à une édition ukrainienne de *La Ferme des animaux*, in *Essais, articles et lettres* t. III, Ivrea/Encyclopédie des Nuisances, 1998, trad. Anne Krief et Jaime Semprun.

fois mon contrat signé que je m’interroge plus avant sur le contexte, sur la façon dont je vais aborder les choses – autant dire sur ma légitimité dans l’affaire...

L’œuvre d’Orwell arrivera dans le domaine public en janvier 2021, et les éditeurs sont tous sur les rangs : Gallimard, encore seul possesseur des droits pour quelque temps, a anticipé la curée en faisant paraître en fanfare, dès 2018, une nouvelle traduction de 1984. Et prépare un volume Pléiade pour l’automne 2020. De mon côté, je suis engagée depuis plus d’un an pour traduire (à quatre mains) un autre titre du même auteur : *The Road to Wigan Pier*, reportage littéraire paru en 1937 sur la condition ouvrière dans les régions minières du nord de l’Angleterre. Le projet est signé mais en attente, ayant été reporté à plusieurs reprises par l’éditeur au profit de traductions plus urgentes. Pour l’heure, je me suis donc contentée de me procurer de quoi mieux faire connaissance avec l’auteur : le gros *George Orwell* de Bernard Crick, le petit essai de Simon Leys *Orwell ou l’horreur de la politique* et le premier des quatre volumes d’*Essais, articles et lettres* parus chez Ivrea. En acceptant *La Ferme des animaux*, je ne pars donc pas complètement en terre inconnue. Impression plutôt de tisser, lentement mais sûrement, un fil cohérent. Et puis, l’air du temps est très orwellien : il paraît que depuis l’élection de Trump, 1984 se vend comme des petits pains aux États-Unis...

Je me doute, en revanche, que je ne serai pas la seule à mener cette entreprise de retraduction. S’ils veulent ce titre prestigieux à leur catalogue, les éditeurs n’ont d’autre choix que d’en commander une nouvelle version. Car, si l’œuvre d’Orwell arrive dans le domaine public en 2021, ce n’est pas le cas de la traduction de Jean Queval publiée en 1981 chez Champ libre puis reprise en poche par Gallimard (Folio classique) et sa filiale Belin (Classico collège, Classico lycée).

Mais cela n’enlève rien pour moi à la saveur du projet.

Jun 2020

Le temps se resserre. La crise sanitaire fait rage. La fermeture des crèches et des écoles rapatrie les enfants à la maison. Mon temps de travail est divisé par deux.

C’est le moment que choisit l’éditrice du *Quai de Wigan* pour me réclamer la traduction d’un extrait pour le CNL. J’interromps tout le

reste et je m'y mets. C'est difficile – et magnifique. Et c'est donc par là que je me frotte d'abord à Orwell : l'immonde triperie Hooker où Eric Blair séjourne en quasi ethnologue, la descente à la mine de cet homme d'un mètre quatre-vingt-dix, les prémices de son engagement politique, les descriptions au scalpel, le vrai et le « plus que vrai ».

Ce faisant, j'ai perdu une bonne grosse semaine, et je commence à m'inquiéter sérieusement des délais. Je contacte mes interlocutrices : impossible de repousser Beauvoir, qui doit paraître à l'automne. L'éditrice de poche m'accorde un mois : la remise de *La Ferme des animaux* est reportée à fin août.

Fin juillet 2020

Je passe quelques jours à Paris, où la BNF vient de rouvrir. Malgré des conditions de travail rocambolesques en temps de Covid, je mets la dernière main à *Devenir Beauvoir*. Sur quoi je rejoins ma famille à Férel, dans le Morbihan, où je m'accorde quelques jours de repos. Mais *La Ferme des animaux*, relue dans le train, m'attend désormais. Il ne faut pas traîner.

Comment aborde-t-on une œuvre de cette trempe ? Comment ne pas se laisser intimider, écraser par le prestige de l'auteur, par un sentiment d'imposture, par l'ancrage dans les esprits des précédentes traductions ? D'abord, une mesure préventive : je décide de ne surtout pas lire la traduction de Jean Queval (ou plutôt relire, car c'est certainement elle que j'avais découverte au lycée). Pas tout de suite. Pas avant de m'être frottée au texte original. C'est le seul moyen pour garder un peu de fraîcheur : or, porter sur le texte un regard neuf, contemporain, dégagé des débats d'experts est précisément ce que l'on attend de moi. Ensuite, on arrête de se poser des questions et on y va. On ne traduit pas une langue, ou un auteur. On traduit un texte. Ce texte, je l'ai devant moi. Je m'y plonge. Enfin.

Je suis à la ferme du Manoir, je vibre à la prophétie du vieux ver-rat, je palpète à la bataille de l'Étable, j'applaudis à l'éviction de Mr Jones, j'enregistre les Sept Commandements et m'indigne de la confiscation de la Rébellion par une poignée de cochons guère différents des hommes qui les ont précédés.

Tout de suite, je bute sur l'onomastique. Le nom des principaux protagonistes étant le plus souvent signifiant, je n'envisage pas de

ne pas le traduire. Toutefois, la page n'est pas blanche : comme sans doute des générations de lecteurs, je garde en tête les noms attribués par Queval à ses personnages : Sage l'Ancien, Brille-Babil, Napoléon, Boule-de-neige... Peut-on modifier cela sans coup férir ? Pour trouver le cap entre ces deux pôles – ignorer ou sanctuariser les choix de mon prédécesseur –, il faut revenir au texte, honnêtement et modestement. Est-ce qu'il me viendrait à l'esprit de traduire « old Major » par « Sage l'Ancien » ? Et « Squealer » par « Brille-Babil » ? Non. Je ne saurais le justifier. Une fois ce principe posé – il faudra reprendre tout cela à nouveaux frais –, je me hâte d'attendre : je trancherai d'autant plus facilement quand j'aurai vu évoluer les personnages.

Entre deux bouchées de kouign-amman, un neveu me fait une remarque intéressante concernant Napoléon, le cochon qui incarne la figure du dictateur. Ce sont les Anglais qui considéreraient Napoléon comme un tyran sanguinaire, un autocrate volontiers comparé à Hitler ou Staline. Quel sens y a-t-il à conserver ce nom pour le public français, qui le tient largement pour un brillant stratège, un conquérant admirable ? La remarque est très juste. Il n'est pas anodin que les premières traductions françaises de *La Ferme des animaux* aient transposé Napoléon en « César ». Une intuition, toutefois, me retient de modifier le nom de ce protagoniste si ancré dans l'histoire du texte. Sans compter que le jugement français est lui-même devenu très ambivalent quant au legs napoléonien...

Je ne sais trop quelle expérience de la vie rurale a pu faire Orwell, enfant des *prep schools* puis de la prestigieuse Eton, mais *La Ferme des animaux* témoigne d'une grande précision du lexique relatif à la vie agricole. Je me retrouve ainsi à faire des recherches sur l'anatomie des pieds de cochon ou la pratique des silos de conservation, à m'interroger sur la différence entre le foin et la paille, une barrière et une clôture, une resserre et une remise...

Le soir, dans mon lit, je tourne et retourne l'incipit dans ma tête : « *Mr Jones, le propriétaire de la ferme du Manoir, avait bien verrouillé ses poulaillers pour la nuit mais, comme il était fin saouïl, il avait oublié de rabattre les trappes. D'un pas chancelant qui faisait valser le halo de sa lanterne, il traversa la cour, se débarrassa de ses bottes à la porte de l'office, se tira un dernier verre de bière directement au fût et tâtonna*

jusqu'à son lit, où Mrs Jones ronflait déjà. » Cette scène m'évoque quelque chose, mais quoi ? J'y suis : je suis en plein film d'animation ! Ce regard à ras de terre sur les humains, teinté d'ironie, cette succession d'actions sans commentaires : je m'attends à voir surgir les poulettes de *Chicken run* ou *Shaun le mouton* ! Si la fable animalière permet à Orwell, dès 1945, de délivrer un message politique des plus sombres, cela ne l'empêche pas de jouer avec ses personnages, de s'amuser à les façonner et les déplacer telles des figurines de pâte à modeler...

Au fil des jours, tandis que les autres vont à la plage, je remets l'ouvrage sur le métier et m'efforce de rendre cet humour, ce plaisir scénographique, palpable également dans les « scènes d'action » : « *À l'approche des humains, Boule-de-neige lança sa première attaque. Une escadrille de pigeons, trente-cinq au total, quadrillant l'espace aérien à ras des têtes ennemies, les bombardèrent de fiente ; et tandis que les bonshommes se débattaient, les oies, d'abord demeurées en retrait derrière la haie, assaillirent soudain les mollets adverses à coups de becs vicieux [...].* »

Ces scènes dynamiques et empreintes de comique tranchent avec le lyrisme sincère de certains passages, comme dans ces films de guerre où la violence des hommes est confrontée à la beauté et la paix intrinsèques de la nature :

« *Non loin de la pâture, une petite colline offrait un panorama complet de la ferme. Les animaux y grimèrent et contemplèrent le domaine baignant dans le petit jour. Oui, tout cela leur appartenait : tout ce qu'ils avaient sous les yeux était à eux ! Euphoriques, ils s'ébattaient en tous sens, sautaient de joie à n'en plus finir. Ils se roulaient dans la rosée, broussaient à pleines bouches l'herbe suave de l'été, prélevaient entre leurs pattes des mottes de terre noire pour en humer les riches senteurs. Puis ils firent le tour du propriétaire, passant en revue avec une admiration muette les labours, les prés de fauche, le verger, l'étang, le petit bois. [...]* »

L'auteur s'amuse et varie les plaisirs, donc. Eh bien moi aussi, avec au programme du jour le chant « *Beast of England* », futur hymne de la Révolution, enseigné aux animaux par leur doyen. Le texte, heureusement, livre la clé qui doit guider la traduction : « *it was a stirring tune, something between Clementine and La Cucaracha.* » Je réécoute *Clementine* et *La Cucaracha*. C'est donc un chant

à la fois entraînant et solennel. Qui vous entre dans la tête et vous emplit de ferveur. Le vocabulaire mêle des archaïsmes renvoyant à son origine immémoriale et des termes désignant des réalités triviales. Quitte à m'éloigner légèrement du détail du texte, je privilégie le message global (les lendemains qui chantent), le rythme et la rime (sans pourtant m'astreindre à une versification précise, car cela reste une chanson, de tradition orale). Est-ce un hasard si le résultat obtenu après moult triturations et ajustements passe assez bien sur l'air de *L'Internationale* ?

<i>Beasts of England, beasts of Ireland,</i>	<i>Bêtes d'Angleterre et d'Irlande,</i>
<i>Beasts of every land and clime,</i>	<i>De tous pays et de tous cieux,</i>
<i>Hearken to my joyful tidings</i>	<i>Oyez oyez cette promesse</i>
<i>Of the golden future time.</i>	<i>De lendemains radieux !</i>

<i>Soon or late the day is coming,</i>	<i>Le grand jour viendra tôt ou tard</i>
<i>Tyrant Man shall be o'erthrown,</i>	<i>Où, l'homme tyran détrôné,</i>
<i>And the fruitful fields of England</i>	<i>Les fertiles champs d'Angleterre</i>
<i>Shall be trod by beasts alone.</i>	<i>Aux bêtes seront destinés.</i>

<i>Rings shall vanish from our noses,</i>	<i>Plus d'anneaux fichés dans le nez,</i>
<i>And the harness from our back,</i>	<i>Plus de harnais sur notre dos,</i>
<i>Bit and spur shall rust forever,</i>	<i>Adieu les mors, les éperons,</i>
<i>Cruel whips no more shall crack.</i>	<i>Adieu les fouets de nos bourreaux !</i>

<i>Riches more than mind can picture,</i>	<i>Des richesses à profusion,</i>
<i>Wheat and barley, oats and hay,</i>	<i>À nous le blé, l'orge, l'avoine,</i>
<i>Clover, beans and mangel-wurzels</i>	<i>À nous le trèfle, la betterave,</i>
<i>Shall be ours upon that day.</i>	<i>Le foin, les fèves à foison !</i>
[...]	[...]

Août 2020

Nous migrons de Bretagne jusqu'en Haute-Loire. Dans le petit village du Pertuis, situé sur un col à 1 000 mètres d'altitude, mes grands-parents possèdent un chalet d'ardoise traditionnel, où les

uns et les autres – oncles, tantes, cousins – vont et viennent à l'improviste. La journée, les enfants grimpent aux arbres, on cueille des framboises sauvages et des giroles. Le soir, on se rassemble autour du feu pour jouer, bavarder, chanter.

En guise de bureau, je m'installe une petite table de camping dans un coin de la chambre, en priant pour avoir accès à Internet *via* mon téléphone. J'avance dans la traduction, en prenant toujours pour unité celle des chapitres, qui forment des épisodes cohérents et suffisamment brefs pour être abordés d'une traite – avant d'être repris et re-repris.

Quelques incursions dans Queval achèvent de me rassurer : je me refuse toujours à lire sa version de façon systématique, mais il m'arrive de consulter tel ou tel passage quand je bloque. Il y a des trouvailles, mais ce que je vois me semble inégal, trop « fleuri », souvent compliqué syntaxiquement par rapport au texte d'Orwell et à ce que je voudrais obtenir.

Malgré la brièveté du récit, j'ai l'impression de mener une course de fond. Pour tenir la distance, il me faut varier les rythmes : aller vite dans les descentes, mais aborder patiemment les montées, accepter de passer le temps qu'il faut à rechercher une précision, à trouver le mot juste, à ciseler une phrase. Et tenir compte de mon état physique général. Savoir quand tirer sur la corde ne sera pas payant. Quand il vaut mieux aller dormir, se promener, se rafraîchir les idées.

Afin de lutter contre la fatigue et la frustration d'être, solitaire, à ma table de travail quand les autres bullent ou crapahutent, je propose à l'assemblée familiale de faire lecture d'un chapitre un soir sur deux, à la veillée. Cela m'obligera à tenir le rythme et me permettra de tester ma traduction auprès d'un public varié. Je ne fais pas plus de trois ou quatre séances en réalité, mais ça marche du feu de Dieu : à part mon beau-frère, qui fixe ostensiblement son smartphone, tout le monde accroche ; les jeunes font des remarques très pertinentes, notamment sur les registres de langue ; les plus petits s'attachent aux personnages et veulent savoir la suite.

Orwell avait initialement sous-titré son livre *a fairy story* (un conte de fées) : façon de déjouer la censure éditoriale ? Antiphrase eu égard au pessimisme du message politique ? Sans doute un peu tout cela. Mais la référence au « conte » est aussi un juste reflet de son ambi-

tion de toucher un vaste public par un texte d'abord simple, dont la construction narrative recourt largement à la répétition – microcomme macrostructurelle – et à la variation. Comment rendre cela sans s'essouffler, sans lasser ? Je m'efforce de jouer tantôt de l'écho, tantôt de la variété à grand renfort de synonymes ou de gradations. Le jeu des répétitions prépare à l'inverse de spectaculaires coups de théâtre : c'est l'expulsion de Boule-de-neige, c'est la vente de Boxer à l'équarrisseur, c'est le soudain « Quatre pattes, bon, deux pattes *mieux* ! » lancé par les moutons, préparant le défilé des cochons dressés sur leurs pattes arrière. Le style du conte, c'est aussi la simplicité du lexique, le fameux « *plain style* » orwellien. Une langue notamment limpide et familière. Avec le piège qui va avec pour le traducteur : ne pas tomber dans la platitude. Mes maîtres-mots à la relecture : sobriété, efficacité, concision ; mais aussi rythme, relief, nuance.

Fin août 2020

Nous rentrons à la maison ; les « vacances » sont finies. Me reste à aborder cette ultime étape, que j'affectionne : relire encore (si possible à voix haute, si possible en ayant laissé reposer le tout), écouter le texte, régler les détails.

Je tranche enfin les questions d'onomastique. Je conserve Napoléon, Boule-de-neige et les prénoms des personnages qui sont transparents en français, comme Muriel (la chèvre) ou Benjamin (l'âne). Je reste au plus près du texte pour « old Major » (le vieux Major), même si cela ne me satisfait pas entièrement. Je cherche des équivalents aux noms les plus symboliques. Squealer (*to squeal* = couiner, grincer), le cochon chargé de la propagande qui passe son temps à manipuler les autres, devient ainsi Baratin (après élimination de : Couineur, Mouchard, Pipo, Parlote, Causeur, Jacas, Jaseur, Laïus). Les deux chevaux de trait méritent un traitement particulier : de toute évidence leurs noms forment une paire. « Boxer » (boxeur), c'est la force brute, inépuisable ; « Clover » (trèfle), la douceur un peu naïve. Le premier devra rester un nom classiquement donné à un cheval, le second un nom de fleur ou de plante. Je teste : Buffalo et Coquelicot ; Achille et Jonquille ; Hercule et Campanule ; Hector et Bouton d'or... pour finalement retenir Champion et Liseron. Je

garde les toponymes dans leur jus ainsi que tous les patronymes humains : Mr et Mrs Jones, Mr Frederick, Mr Whympers...

Je suis attentive à tout le jeu rhétorique qui accompagne le processus de concentration du pouvoir. Les multiples tournures passives renvoient tantôt à une décision collective tantôt à un diktat déguisé en décision collective. Je réserve aussi une relecture spéciale à la grossière propagande de Baratin, capable de « vous persuader que le noir est blanc » – qui préfigure la manipulation du réel et la falsification de l'histoire dans 1984.

1^{er} septembre

Je remets mon texte à l'éditrice et lui souffle au passage une idée un peu en l'air, inspirée de mes expériences de l'été : le texte se prêtant bien à la lecture à voix haute, pourquoi ne pas en faire un livre audio ?

Mi octobre-mi novembre 2020

Allers-retours avec l'éditrice. J'apprécie d'être consultée tout au long du processus. Les remarques sont justes et permettent d'affiner encore la traduction. Je résiste toutefois lorsqu'il s'agit de modifier un mot pour s'éviter des notes de vocabulaire (la collection prévoit des notes explicatives pour les termes risquant de ne pas être compris des élèves). Je refuse aussi, en introduction à « Bêtes d'Angleterre », de transposer l'allusion à *Clementine en Vlà le bon vent* !!

Dans le *George Orwell* de Bernard Crick, je tombe sur ce passage, qui me réjouit :

« La composition de La Ferme des animaux présentait une particularité par rapport aux précédents ouvrages d'Orwell. Il en débattit de manière très approfondie avec Eileen. [...] Il lui lisait son travail du jour au lit, la place la plus chaude de leur appartement désespérément glacial, débattait avec elle de la phase qui allait suivre, et accueillait en définitive avec intérêt les suggestions et les critiques qu'elle lui faisait. Il n'avait jamais auparavant discuté d'un travail en cours avec qui que ce fût. Lettice Cooper et les autres amies d'Eileen attendaient alors avec impatience, le lendemain matin, le récit du dernier épisode². »

2 Bernard Crick, *George Orwell*, Flammarion, p. 531.

Ainsi donc, de façon exceptionnelle, Orwell avait non seulement sollicité l'avis de son épouse, mais aussi recouru à la lecture à haute voix pour élaborer ce texte !

Février 2021

Ma traduction est publiée depuis un mois. Le livre coûte 2,90 euros...

La presse compare les mérites des traductions parues entre-temps chez Libertalia (trad. Philippe Mortimer) et chez Gallimard (trad. Philippe Jaworski).

Je reçois un mail de mon editrice : « [...] Je te dis rapidement l'excellente nouvelle de la semaine : nous avons finalement conclu un accord pour une version audio, qui sera réalisée par Thélème ! »

Avril 2021

Je donne un exemplaire du livre à une amie, dont les garçons – 8 et 11 ans – fréquentent la même école que ma fille. Elle m'écrit quelques jours plus tard : « On se régale avec *La Ferme des animaux*. On en lit un peu chaque soir et chaque matin. Les enfants sont totalement rentrés dans l'histoire et me la réclament comme des petits bonbons ! »